

I

JE N'AVAIS PAS IMMÉDIATEMENT REMARQUÉ sa présence. Je sortais d'une nuit en pointillé. Depuis bien longtemps mon sommeil se présente et se refuse tour à tour, inconsistant comme le serait une femme aux appas maigrelets. Mes angoisses et mes cauchemars s'étaient disputé les modestes reliefs d'une nuit sans attraits. Les deux comprimés de Morphéline avalés chaque soir avec un demi-verre d'eau, censés me précipiter dans des bras consolants, donnent le signal du départ de cette chamaillerie nocturne répétée.

La lumière matinale la soulignait d'une obliquité insolente. Depuis quand l'avait-on ainsi exposée aux regards inertes des passants anonymes ?

Ce matin-là, il me fallut bousculer mes habitudes pour me rendre à la consultation du professeur de

PHILIPPE CORNET

Baillancourt. Le réveil avait donné le *la* métallique de ce petit empressement. À défaut d'apprécier les réveils, j'avais demandé à ma mère, pour cette circonstance trimestrielle, d'en choisir un à remontoir mécanique. Les appareils à cristaux liquides, insonores et cyclopéens, qui affichent le temps sans fatigue m'inquiètent. J'aime savoir que mon réveil, tout comme moi, s'essouffle. J'imagine même qu'il s'autorise à s'attarder à mesure que son ressort se détend. Vouloir posséder plusieurs de ces machines électroniques, toutes munies d'un rappel à l'heure, tient du non-sens. Pourquoi sacrifier à l'obscurité nécessaire de synchroniser toutes les pendules, avec l'obligation de tenir compte du délai exact de chacun des déplacements entre l'une et l'autre pour satisfaire cet inepte pari ? Pourquoi caresser le fol espoir d'afficher simultanément la même heure sur l'ensemble des cadrans ? Cette performance métronométrique, d'une précision militaire, se réduit à l'intérêt mort-né de l'avoir réussie. Je me tiens très éloigné de ces tracasseries de chronomètre, mon indolence se satisfait des incertitudes de mon réveil d'un autre âge. Me trouvant en état de survie, je dois avouer que l'usage du temps ne m'importe pas plus que son usure.

Chair tombale

Je ne résistais pas à multiplier les allers et retours entre la salle de bains et la fenêtre de la cuisine, d'où je pouvais tout à loisir profiter de sa présence inattendue. Je n'avais pas encore pris conscience du bouleversement qu'elle allait provoquer.

J'occupe cet appartement depuis dix ans. À la fin de mes études de lettres, ma mère s'était mis en tête de garantir l'autonomie de mes vingt-cinq ans. Elle engagea son obstination coutumière dans la quête d'un habitat qu'elle jugeait devoir me convenir. Je n'avais ni le désir ni les motifs de la contredire ; je n'éprouvais aucune réticence à m'isoler ainsi, pas plus que je n'en aurais ressenti si elle m'avait demandé de poursuivre notre cohabitation. Très jeune, j'ai pensé que le sentiment de solitude était sans relation avec le lieu où mon corps se trouvait ; dans tous les cas, ce dernier constitue un embarras.

Les libéralités que mon père consentit à ma mère et le principe de stricte économie qu'elle ne cessa d'observer des années durant contribuèrent à me faire acquérir un trois-pièces sans endettement excessif. Ma mère m'avait vanté sa situation angulaire au cinquième étage d'un immeuble bourgeois. Je trouvais chez elle, pour m'en convaincre, une

PHILIPPE CORNET

jubilation de bonimenteur. La situation élevée de ce logement contribuait à renforcer l'idée qu'elle se faisait de notre condition. Elle n'aurait pu imaginer que le bonheur de son fils puisse s'épanouir dans un garni de fond de cour. Un regard plongeant sur la modestie attendue des locataires du rez-de-chaussée devait lui procurer la satisfaction de croire que, malgré nos revers, nous bénéficions encore de cinq paliers de différence avec ceux d'en bas.

Lorsque le téléphone sonna, j'étais certain que c'était elle.

– Bonjour, maman. – J'ai répondu bonjour, maman parce que je savais que c'était toi. Parce que je sais que tu ne peux t'empêcher de m'appeler chaque fois que je vais voir Baillancourt. – Non, maman, ce n'est pas un reproche. – Non. – Non. – Non, maman, je te dis seulement que c'est ton habitude. – Non, maman, ne t'inquiète pas. – Oui, maman, j'avais mis mon réveil à sonner. De toute façon, je ne dormais plus. – Oui, maman, j'ai demandé aux ambulanciers de venir à neuf heures. Oui, nous serons à l'heure à l'hôpital, maman. Ne t'inquiète pas. – Oui, j'attends Isabelle dans un instant. Elle est toujours ponctuelle, maman, tu le sais.

Chair tombale

Je mis fin à notre conversation en lui promettant de lui raconter ce que le médecin m'aurait dit.

La gratification de son appel au matin de chacune des consultations, le rabâchage de ses questions sur ma ponctualité et la qualité de mon organisation me faisaient osciller entre l'agacement et l'exaspération. La sonnette palière me tira de cette réflexion circulaire, depuis longtemps j'ai renoncé, pour ne pas la blesser, à toute querelle avec elle, en conséquence je dois ravalier à mes dépens toutes mes sautes d'humeur.

– Bonjour, Isabelle. J'ai commencé à faire couler l'eau. J'ai aussi sorti les serviettes, avec le shampoing et le savon.

– Merci, vous êtes gentil. J'ai la matinée déjà bien remplie. Merci. Grâce à vous, je ne serai pas en retard.

Isabelle me prodigue ses soins chaque jour depuis deux ans. C'est une infirmière énergique mais sans brusquerie. Elle doit avoir une trentaine d'années, blonde, le regard franc et clair, les cheveux courts et plats, son visage est toujours en mouvement comme s'il ne voulait pas perdre, dans un moment d'inattention, le fil de son expressivité encore juvénile. Plutôt petite, elle est le plus

PHILIPPE CORNET

souvent vêtue d'un jean et d'un pull uni qui soulignent avec discrétion la tonicité de son corps. Je m'étonne de l'appeler avec familiarité par son prénom alors que je ne sais rien de sa vie, m'étant gardé de toute intrusion personnelle. L'eussé-je fait que cela m'aurait très vraisemblablement encombré ; le goût des confidences m'est étranger, la vie des autres ne m'est d'aucun secours et de peu d'intérêt.

Je l'invitai à commencer par le dos. Pour ne pas subir l'emprise de la monotonie, nous avions un accord tacite de varier chaque fois le cours de ma toilette. Isabelle entrepris de frotter mon dos avec d'énergiques petits mouvements rotatoires. La giration rapide du gant a eu tôt fait de mettre l'ensemble de mes chairs, du cou jusqu'aux fesses, en vibration cadencée telle une gelée à laquelle on imprimerait des secousses régulières. Comment faisait-elle pour ne pas rire au spectacle de la trémulation ridicule de mon corps ?

Elle s'appliquait au savonnage de mon abdomen et de mes organes génitaux en s'insinuant scrupuleusement dans chacun des plis cutanés successifs depuis l'ombilic jusqu'à la racine de mes cuisses. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu d'érection lors de

Chair tombale

ces contacts intimes répétés. Si cela avait été le cas, comment Isabelle aurait-elle réagi ? Comment arrivait-elle à distinguer ce qui relève de sa fonction et de son état de femme ? En vérité, je devrais inverser la question et me demander comment je discrimine sa fonction d'infirmière de sa qualité de femme pour que la manipulation de mes organes génitaux ne favorise aucune émotion charnelle. Serait-ce par le jeu espiègle de mon inconscient ?

Nous finissons par le shampoing, l'étroitesse du lieu et mes cent quatre-vingt-trois kilos nous contraignent à des contorsions au-dessus de la baignoire. L'exercice requiert une adaptation permanente des positions relatives que nous devons adopter afin de satisfaire à la réalisation du shampoing. Nous formons un couple monstrueux et drôle, Isabelle est mon poisson-pilote, ses déplacements autour de moi donnent à l'ensemble l'élégance d'un pas de deux, bien que le danseur soit volumineux et quasi immobile.

Je n'ai pas toujours été obèse ou, plus exactement, je n'en ai pas toujours souffert, car les photographies de ma petite enfance témoignent sans complaisance de la précocité de mon embonpoint. Je crois même que mes parents s'ingéniaient à exposer

PHILIPPE CORNET

l'enfant joufflu et rempli que j'étais à l'admiration de leurs proches. L'étalage béat de cette boule de chair contribuait, sans équivoque, à les rassurer sur leur capacité à nourrir d'affection le seul enfant que leurs étreintes avaient réussi à produire. J'ai ressenti très jeune que j'étais le rejeton inattendu de leurs rapprochements furtifs, le déchet produit par toute consommation, fût-elle charnelle. L'amour excessif de ma mère à mon endroit témoigne de son incertitude secrète de ne pouvoir aimer. Les manifestations répétées de ce trop d'amour la ramènent à l'absence même du sentiment qu'elle craint de ne pouvoir éprouver ; son excès porte la marque de la peur coupable d'un manque, d'une incapacité inavouable pour une mère.

Dès qu'Isabelle fut partie, je retournai à la fenêtre de la cuisine pour reprendre mon observation. Elle posait à demi nue sur ce panneau publicitaire resté vacant depuis si longtemps que je ne me souvenais plus de la dernière réclame proposée. Je fus surpris par l'occupation inattendue de cet espace borgne et déserté depuis des mois tout autant que par l'offrande apparente de sa nudité. La proximité de l'affiche, distante d'une traversée de rue, la faisait échapper à toutes les normes de

Chair tombale

dimensions corporelles et, en conséquence, à toute suggestion érotique. Pourquoi avait-on souhaité tapisser ce panneau que je croyais devenu sans intérêt pour l'affichage ?

L'emplacement publicitaire occupait le haut du mur en briques sombres de l'immeuble qui faisait face au mien. Auparavant, la lumière ne semblait jamais devoir s'attarder sur l'uniformité terne du pignon aveugle de la bâtisse. L'absence de fenêtres pour la recevoir l'avait dispensée jusqu'à ce jour de s'y arrêter. Je m'étais habitué au fond neutre de ce mur qui faisait face à la cuisine et au salon. Sans vis-à-vis, à l'abri des regards, j'étais assuré de ma tranquillité. Saisir, par inadvertance, dans l'immeuble d'en face une scène de vie quotidienne familiale ou solitaire aurait créé chez moi un malaise, l'effet possible de miroir sur l'inconsistance de ma vie de reclus soulignerait sa vacuité et générerait une profonde affliction.

Elle posait sur la moitié gauche de l'affiche. Debout de trois quarts face, à peine cambrée, une robe de satin grenat couvrait seulement la partie inférieure de son corps en révélant sa hanche droite qui faisait face, le haut des cuisses restant couvert. La robe semblait glisser comme si la

PHILIPPE CORNET

femme devait se trouver dévêtue dans l'instant. Le fond de l'affiche était traité de façon à créer une atmosphère de révélation par un effet de nimbe gris bleuté. Le publicitaire avait certainement voulu que se dégage de l'ensemble une atmosphère mystique ou initiatique. Elle tenait son bras gauche à demi tendu vers le haut et présentait, par l'extrémité de ses doigts, une barre chocolatée qui pendait vers sa bouche. Sa tête brune était relâchée vers l'arrière, ce qui contrastait avec la tenue ferme de son corps ligneux. Ses lèvres entrouvertes comme pour recevoir une offrande annonçaient la satisfaction proche. L'opposition des attitudes corporelles – le relâchement languide du cou et la fermeté du reste du corps – donnait à cet abandon une impression de résistance sur le point d'être vaincue. Tout incitait à fixer son attention sur le double mouvement suggéré de la robe qui glissait le long du corps – à moins que ce ne soit le corps qui l'abandonnait dans un mouvement d'ascension – et la barre chocolatée qui s'approchait de la bouche. Le slogan, *quittez le superflu pour vous consacrer à l'essentiel*, au-dessus du nom du biscuit soulignait le caractère érotico-mystique voulu de la scène. L'emplacement de l'affiche sur le mur d'en face

Chair tombale

associé à la position de la tête du modèle faisait que son regard plongeait droit dans mon appartement. J'interprétai son intrusion visuelle comme une invite à me désigner comme le témoin passif, voyeur et complaisant de sa satisfaction orale. Cette constatation entraîna une sensation désagréable et je quittai la cuisine.